

## ARRABAL EN CHINE

Massimo Rizzante

Son œuvre est monumentale.

Ma comptabilité remonte à 2009 et donc sera partielle : 19 volumes de pièces de théâtre, 12 romans, 6 recueils de poèmes, 11 essais, 4 livres sur le jeu des échecs, 7 longs métrages, 3 courts métrages, 800 livres pour bibliophiles en collaboration parmi d'autres avec Roland Topor, Salvador Dalí, René Magritte, Enrico Baj, Antonio Saura, auxquels aujourd'hui il faut ajouter les 5 livres qui contiennent 20 poèmes de 20 vers illustrés par les artistes chinois Yue Minjun, Wang Guangyi, Zhang Xiaogang, Yang Shaobin et Wang Qingsong. Chez aucun artiste la qualité n'a pu supporter une telle quantité et une telle variété d'objets artistiques.

Chaque fois que je lis une de ses pages, je me demande si, face à l'œuvre d'Arrabal, mon monde n'a pas oublié à jamais le goût pour le jeu. Je me sens un héritier sans héritiers à la frontière de deux mondes : le monde d'Arrabal et le monde à moi, où à la reproductibilité technique de l'œuvre d'art s'est ajoutée celle de l'homme : un homme à l'air sérieux qui se promène à grands pas en train d'étreindre la main de son clone en lui disant « Bonjour, camarade ! ».

Contre le divin non-sérieux d'Arrabal, mon monde n'oppose aujourd'hui que le sourire désenchanté d'un art qui recycle son histoire. Il entrevoit la possibilité de sa fin et veut se venger de ce qu'il a créé dans le passé et, pour ne pas succomber, cherche de faire de cette vengeance un agréable pique-nique.

Très peu d'artistes sont aujourd'hui capables de concevoir la liberté formelle en tant qu'attribut spécifique de l'œuvre d'art. Les faits semblent avoir gagné sur l'imagination et ne stimulent plus le désir concret de l'artiste : ils *sont* le concret. En d'autres termes, l'art a été phagocyté par son contraire : l'information. Elle se borne à satisfaire son désir d'information – historique, sociale, politique, sexuelle.

Toute l'œuvre d'Arrabal, avec ses obsessions orgiastiques, ses cérémonies animalières, ses joyeuses dépravations et ses aventures gratuites, est au contraire un défi de l'imagination au terrible sérieux de l'Histoire : un défi personnel et artistique à la transformation de l'homme en cobaye du laboratoire idéologique du xx<sup>e</sup> siècle.

Je me demande : le défi d'Arrabal est-il encore présent parmi nous ? L'Histoire, entre-temps, n'a pas arrêté de révéler son visage diabolique : le silence hermétique des tribuns du parti face au carnage de la place Tiananmen, il y a vingt ans, en est une preuve. Je veux dire : le monde de l'homme du xxi<sup>e</sup> siècle a-t-il, de façon définitive, renoncé à affronter par le regard irrévérent de l'art le visage terriblement sérieux de l'Histoire ?

Ce que je sais c'est que dans ces poèmes qui accompagnent les tableaux des cinq artistes chinois, le regard d'Arrabal n'a cessé d'affronter l'Histoire, de lier son expérience à celle d'une autre civilisation : son expérience marquée par les victoires de l'imagination européenne et par les défaites de l'Histoire européenne.

Dans un poème, près d'un visage absorbé et presque pétrifié de Zhang Xiaogang, Arrabal se transforme en ce visage qui, à son tour, « la main appuyée » sur le front, se transforme en celui de Don Quichotte, père de toutes ses aventures :

*Lassé du carnaval des spectres  
Et du cirque des défilés  
J'essaie, Quichotte, main appuyée sur mon front  
Tête levée vers les nuages  
De me rappeler qui je suis*

Dans un autre poème, près d'une foule de visages déglingués par le rire et qui ont en arrière-fond les pirouettes des planètes – œuvre de Yue Minjun –, Arrabal reconnaît Saturne et ses anneaux :

*Deux planètes dont l'une ceinte de son anneau  
Ne peut être que Saturne.  
Mais rien de saturnien dans ce carnaval du rire.  
Tous ces fous vont sans doute périr écrasés  
Pulvérisés en une indicible et formidable  
Apocalypse dont ils n'aperçoivent même pas la menace.*

Il n'y a rien de saturnien dans les visages de Yue Minjun. Pourtant, grâce à un seul vers, Arrabal arrive à l'âme de ce rire apparemment démystifiant. En fait, « le carnaval du rire », dans notre <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, encore plus qu'au siècle précédent, confine avec « le carnaval des spectres », comme les visages tristes et parfois bigarrés de Zhang Xiaogang ne sont que le revers de ceux riants de Yue Minjun.

Dans notre <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, la frontière entre le comique et l'horreur, encore plus qu'à l'époque de Kafka, est toujours plus invisible. Et l'urgence économique et matérielle de survivre est telle qu'elle met en danger toute autre forme de survie spirituelle. Arrabal et ses frères aînés, Kafka, Buñuel, Beckett, Fellini, le savaient. Et aussi le savent ses amis et artistes chinois de notre temps : l'« indicible et formidable Apocalypse » dont personne ne semble percevoir la menace a toujours le même visage : celui sérieux de ces jeunes militants, le poing levé au ciel, prêts à mourir pour leurs idéaux, immortalisés par Wang Guangyi.

Ces visages, comme Arrabal l'écrit dans un poème intitulé « Image et pouvoir », ne savent pas prononcer dans le silence « Je doute, donc je suis », seulement chanter à gorge déployée et habillés « en rouge, en noir, en bleu » le refrain de l'humanité en uniforme : « Je crois et je suis les préceptes ».

M. R.